Antoine Spire

Le silence en héritage

roman

ROBERT LAFFONT

LE SILENCE EN HÉRITAGE

8° Y²
104296

DU MÊME AUTEUR

LA BATAILLE DU LIVRE, en collaboration avec Jean-Pierre Viala, *Éditions sociales, 1976.*

PROFESSION PERMANENT, *Éditions du Seuil, 1980.*

D'ÉLUARD À PIF LE CHIEN, où en est la culture communiste : la culture des camarades, *Éditions Autrement, 1986.*

Contribution à la revue *Autrement* : LA DÉLATION, *Éditions Autrement, 1987.*

QUAND L'ÉTHIQUE DEVIENT L'AFFAIRE DE TOUS, *in* Éthique médicale et droits de l'homme, *Éditions Actes Sud, 1988.*

615 212

ANTOINE SPIRE

823

LE SILENCE EN HÉRITAGE

roman



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

DL-19081988-20660

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1988
ISBN 2-221-05757-0



Aux cinq premières lettres
de l'alphabet.

« Les parents ont mangé des raisins verts
et les dents des enfants en ont été agacées »

EZÉCHIEL

1.

FAMILLE I

Pourquoi est-ce si difficile de me remémorer cette chemise de nuit rose, ce satin qui paraissait si doux et donnait à ma mère ce charme indéfinissable et troublant ? Chaque fois que je l'apercevais dans l'entrebâillement d'une porte, je m'enfuyais comme si la honte m'empêchait de me confronter à un tel spectacle. J'avais l'impression de surprendre une scène qui m'était interdite, et le rouge me montait au front. Encore aujourd'hui, quand j'évoque cette image, un certain malaise m'envahit ; ce n'est pas la vraie silhouette de ma mère qui passe alors devant mes yeux mais une femme à l'image floue, une silhouette inaccessible dont les traits ne sont pas ceux de ma génitrice.

C'était dans le cabinet de toilette attenant à la chambre de mes parents. Elle avait laissé la porte ouverte et j'étais entré dans la chambre pour poser je ne sais quelle question qui presse en général les jeunes adolescents. Ou bien elle avait quitté le lit conjugal

pour apporter à la cuisine le plateau du petit déjeuner et n'avait pas cru bon de s'habiller, traversant le couloir en laissant un halo de féminité qui m'avait noyé dans une atmosphère confuse, désagréable, sans que je puisse en analyser le contenu.

Cette image me hante et occupe presque toute la place lorsque je songe aux raisons de mes fantasmes sexuels, au plaisir que je prends à humilier, à réduire à l'état d'objet esthétique le corps de la femme qui se donne à moi. Comme si j'avais une revanche à prendre sur cette image fugitive, sur cette silhouette qui passe comme matérialisant à la fois le désir et son interdit. Curieusement, alors que ma mère est toujours en vie et que je peux lui rendre visite, que je pourrais tenter de fixer les traits de son visage, de décrire son corps et son allure, j'éprouve une grande difficulté à parler dans le détail de son apparence. L'évoquer, c'est toujours faire remonter à la surface de ma mémoire un nuage dans lequel ses formes se distinguent mal, une brume d'où émergerait un sourire qui se figerait sur un visage indéfinissable. Est-elle belle, séduisante ? Je pourrais parler de ce qu'en disent ses amis, ceux qu'elle fréquente régulièrement, dire le chic qu'on lui reconnaît, la prestance qu'on lui attribue, je serais immanquablement à côté de l'atmosphère confuse qui nimbe pour moi toute évocation de celle qui me donna le jour. Pourquoi ce flou, cette impression de perdre le contact avec la réalité chaque fois que j'imagine ma mère ? J'ai longtemps cru que la distance qu'elle avait

mise entre elle et moi était due à ces nurses auxquelles on nous avait confiés dès le plus jeune âge. Encore le mot de « nurse » ne convient-il certainement pas pour décrire le rôle de Thérèse. Elle couchait dans la même chambre que nous, et mon frère et moi nous étions habitués à cette présence un peu lourde. C'était un peu comme si les règles disciplinaires auxquelles s'affronte tout jeune enfant avaient élu domicile dans notre propre chambre. Thérèse incarnait la loi, l'éducation qu'il fallait suivre, les normes auxquelles nous devions nous soumettre. Elle avait un formidable accent du Midi, point trop appuyé mais si reconnaissable à sa façon de chanter la fin des mots, de moduler les phrases avec une certaine élégance populaire. C'était elle qui assistait à nos repas, qui vérifiait l'exécution des premiers devoirs, qui nous emmenait jouer au Luxembourg non loin de la maison. Quand, aujourd'hui, je repense à Thérèse, je vois quelqu'un de rigoureux, de froid et pourtant de sûr, un peu comme une référence obligée, comme la personnalisation de tous nos apprentissages. J'éprouve un certain plaisir à parler de Thérèse, à nous situer ainsi comme participants d'une bourgeoisie aisée. Serais-je fier de ce que la plupart de nos contemporains considéreraient certainement comme un privilège ? Toujours est-il que j'associe le souvenir de Thérèse à l'image de ma mère en robe du soir avec de longs gants remontant jusqu'à mi-coudes, se penchant sur nous pour nous murmurer un imperceptible bonsoir

en effleurant nos visages tendus vers elle. Or, cette image est absolument fantasmatique.

Combien de fois n'ai-je pas interrogé les témoins possibles de cette scène, Thérèse revue il y a quelques mois, mon frère, ma mère elle-même, pour m'entendre affirmer que je construisais une réalité fictive qui n'avait rien à voir avec ce qui se passait dans cet appartement cossu de la rue Vavin. Ma mère n'aurait qu'exceptionnellement porté une robe longue et personne n'a le souvenir de ces longs gants de satin qui encombrent mon imagination. Si cette image m'obsède pourtant, c'est qu'elle résume à merveille l'impression de distance que m'a longtemps laissée l'être maternel. Frustration pour l'enfant que j'étais d'une présence indispensable ? Besoin de crier le manque d'affection que je ressens encore malgré la chaleur et le confort d'un foyer familial que beaucoup pourraient m'envier ? Toujours est-il que cette image est ma manière à moi de dire nettement que, malgré les apparences, tout ne fut pas que bonheur au cours de mes premières années.

Pourtant la gentillesse de mon père était proverbiale. Professeur de lettres, il avait le génie pour transmettre ses connaissances et faire partager ses enthousiasmes. Que n'ai-je pas rêvé lorsqu'il évoquait l'atmosphère de Salammbô ou Waterloo tel qu'il apparaît à Fabrice dans *la Chartreuse de Parme* ! Le soir dès cinq heures, il recevait à la maison quelques élèves auxquels il apprenait l'art de la dissertation. Deux ou trois

jeunes adolescents de première passaient ainsi des moments enchanteurs à le voir esquisser avec brio le plan d'un devoir sur le romantisme ou le baroque au XIXe siècle. Un rideau de satin blanc séparait le salon de la salle à manger. Ses cours se déroulaient autour de la table Louis XVI sur laquelle nous prenions nos repas, et dissimulé derrière ces pans de tissu, je buvais ses paroles avec passion. Ma mère nous interdisait ces longues flâneries culturelles et se fâchait chaque fois qu'elle nous surprenait ainsi à espionner notre père. Le plaisir d'assister à une séance de littérature qui ne nous était pas destinée, le bonheur d'épier la réflexion paternelle nous faisaient, mon frère et moi, immanquablement retourner au rideau pour y dérober un miel qui nous enchantait. Que de textes classiques n'avons-nous pas ainsi sucés au biberon ! Bien souvent le repas familial n'était que la suite logique des séances clandestines de l'après-midi. Il suffisait de lancer mon père en usant d'un biais quelconque et il démarrait avec un enthousiasme communicatif. Tout y passait, la poésie du XVIe siècle, puis les philosophes du XVIIIe, les symbolistes, le théâtre d'Euripide, tout était prétexte à apprendre auprès de lui une culture vivante qui nous tenait chaud au cœur. Ma mère interrompait souvent ces cours improvisés pour nous ramener aux exigences du quotidien. Elle accusait mon père de vivre dans les nuages et de se soucier comme d'une guigne des aléas matériels. Lui, entretenait volontairement cette image d'un être sourd aux basses contin-

gences de ce temps parce qu'il profitait du soin jaloux mis par ma mère à nous garantir une existence plus que confortable.

Lorsque nous partions en vacances, j'ai le souvenir d'une 203 Peugeot bleue à l'arrière de laquelle nous nous serrions tous les trois, ma sœur plus jeune de quelques années et mon frère cadet qui n'avait qu'un an de moins que moi. Je leur laissais la proximité des fenêtres pour m'installer au milieu de la banquette, accoudé sur les sièges avant pour participer à la moindre conversation de mes parents. J'aimais plus que tout ces longs trajets en voiture qui nous conduisaient en Espagne, d'abord parce que c'était le commencement des grandes vacances mais aussi parce que jamais l'intimité familiale n'était aussi chaude ; je goûtais la proximité de mes parents comme une friandise rare et recherchée. C'est là, dans l'atmosphère un peu étroite d'une petite auto, que j'ai pour la première fois compris ce que notre identité juive pouvait signifier. Je ne me lassais jamais d'interroger à ce propos. Mon père se prêtait d'assez bonne grâce à mes questions, ma mère se contentant de l'approuver régulièrement, prononçant quelques mots pour illustrer ses réponses ou opinant de la tête pour signifier son total accord avec lui. Nous étions juifs. Jamais cette identité ne fut niée, et dès mon plus jeune âge j'avais compris que c'était là quelque chose d'essentiel qui nous différenciait des autres et faisait de nous des gens fragiles sur qui le malheur pouvait fondre rapidement. On les avait

souvent persécutés, ces juifs, tout au long de l'Histoire avant que la Deuxième Guerre mondiale n'en fasse ses victimes privilégiées. Le nazisme avec ses plans d'extermination systématique avait été comme le terme ultime de cette négation du juif. J'étais passionné par cette histoire récente et désireux de tout savoir des conditions d'enclenchement du processus qui donna naissance à la solution finale. Pour moi, toute l'Histoire débouchait sur ces cinq ans de guerre, et l'admiration que beaucoup d'enfants vouent à leurs parents était entièrement mobilisée autour du fait qu'ils avaient vécu cette période en juifs porteurs de la fameuse étoile jaune. Je n'avais pas sept ans quand mon grand-père maternel avait sorti de la boîte argentée où il serrait ses trésors ce fameux bout de tissu qu'en bon israélite il avait cousu sur ses vêtements dès le lendemain du décret de Vichy obligeant les juifs à porter ce signe distinctif. Je ne sais plus rien de ce qu'il m'expliqua ce jour-là, mais j'ai l'impression d'avoir conservé intacte une sensation pourtant ordinaire mais qui m'avait bouleversé, quand j'avais serré dans ma main cette étoile jaune sur laquelle les lettres noires du mot « juif » semblaient brûler comme le vestige encore incandescent d'une Histoire dévastatrice. Dans la 203 qui roulait vers les Pyrénées je n'arrêtais pas d'interroger le passé. Comment tout cela avait-il commencé ? Pourquoi Hitler avait-il entrepris la conquête de l'Europe avec ce projet d'en supprimer à jamais toute présence juive ? Mais au-delà de l'Histoire elle-

même, c'étaient les choix de mes parents que je ne parvenais pas à comprendre complètement. Mon père avait connu Simone Weil à l'École normale de la rue d'Ulm. Il était devenu son ami et elle l'avait entraîné à la découverte du catholicisme. Il avait dévoré *L'attente de Dieu* puis *L'enracinement*, admiré son engagement chrétien aux côtés des plus pauvres et décidé de lui emboîter le pas et de se convertir. Je crois que je n'aurai jamais assez de toute ma vie pour annuler cet acte-là, pour dépasser ce qui m'apparaît à moi aujourd'hui, cinquante ans après, comme une trahison incompréhensible. Mais n'anticipons pas. Non seulement les explications de mon père m'ont longtemps satisfait mais même au moment où j'écris je ne doute pas de leur sincérité. Il avait un peu plus de vingt ans à l'École quand il rencontra cette femme dont le mysticisme et la passion désincarnée le séduisirent.

Toujours est-il qu'il nous a toujours présenté son catholicisme comme le renversement d'un judaïsme dans lequel il s'était senti à l'étroit. Un achèvement de la Loi par l'Amour. Je ne parviens pas à écrire ces mots sans un immense sentiment de culpabilité. Comment n'ai-je pas su l'interroger plus profondément sur les raisons de ce qui m'apparaît comme un reniement ? Je me suis moi aussi laissé prendre à cette présentation de la loi mosaïque comme un carcan de contraintes et de prescriptions formalistes, la charité chrétienne étant au contraire assimilée au commande-

ment d'amour librement accepté par des croyants reconnaissants. Pourtant toute notre famille était restée juive et j'ai mis des années avant de percevoir le poids de silence qui s'installait quand la conversion de mes parents devenait un sujet de conversation entre mes oncles et tantes et mes grands-parents.

J'avais surtout une cousine germaine que j'adorais et qui fut élevée dans la stricte observance de la religion de nos ancêtres. Jamais elle ne me reprochait cette culture chrétienne que mon père tint à nous transmettre. Pourtant je percevais son incompréhension presque triste, chaque fois qu'un de mes gestes ou qu'une de mes pensées exprimait mon adhésion au catholicisme. Je l'ai beaucoup aimée, cette cousine à la peau laiteuse que je retrouvais régulièrement dans l'île aux Cygnes, à mi-chemin entre nos deux domiciles. Le week-end et parfois le soir aussi en semaine, nous marchions côte à côte, seuls au milieu de la Seine, en échangeant les confidences les plus intimes que des adolescents puissent partager. Tout pleins de l'émoi naissant de nos amours, nous ne pouvions nous empêcher de nous découvrir l'un l'autre avec émerveillement. C'est sans doute au contact de Sarah que le judaïsme m'est apparu comme quelque chose de plus que l'héritage de la persécution ou la fidélité à cette loi dépassée que mon père avait voulu remplacer. Pourtant, avec Sarah j'étais tout entier du côté de mon père, et jamais il n'aurait été question d'avouer à mon premier amour qu'elle avait ancré profond le doute

quant à la validité du greffon catholique. Paradis des amours enfantines ! Pendant près de trois années, nous nous sommes aimés tendrement et je n'ai pas le souvenir d'un seul conflit violent entre nous. La question principale était de faire face à l'inquiétude angoissée de nos parents qui ne voyaient pas d'un bon œil cette passion familiale. Pour nous, tout était clair : nous leur imposerions la nécessité de notre mariage. Combien de fois, après avoir traversé la Seine, n'ai-je pas monté l'avenue de Lamballe, le cœur battant, pour rejoindre Sarah et passer avec elle des heures délicieuses ! Malgré sa discrétion quant à notre catholicisme, elle m'entretenait régulièrement, sans ostentation mais avec une douce fermeté, de ce qu'elle découvrait au talmud torah. Je ne suis pas près d'oublier le jour de sa *bath mitzva.* Elle fréquentait la synagogue libérale de la rue Copernic où des jeunes filles sont, elles aussi, appelées à monter au temple pour y lire la torah. Pendant des mois, elle s'était préparée à cet événement, que je n'arrivais absolument pas à faire entrer dans le cadre étroit du judaïsme légaliste et formaliste que l'amour chrétien aurait aboli, selon la parole paternelle. Sans doute par discrétion, Sarah n'avait pas formulé son désir de me voir être présent à sa majorité religieuse. Toujours est-il que je n'ai pas assisté à sa *bath mitzva* et que j'en ai été très malheureux. Ce jour-là, j'ai réaccompli seul le parcours que nous aimions emprunter elle et moi et, les larmes aux yeux, je tournais et retournais dans ma tête la question lancinante de nos divergences religieuses.

Je ne pouvais qu'être solidaire de mes parents et jamais mon orgueil d'adolescent mâle n'aurait pu admettre que c'était Sarah qui était totalement dans le vrai, dans la continuité familiale, dans l'acceptation libre et totale d'elle-même. Je rêvais d'une fusion impossible entre ce judaïsme historique auquel je tenais aussi, et la pratique catholique que mon père nous avait inculquée. Chaque fois que l'existence m'a précipité dans des situations contradictoires, il y a toujours eu un moment où j'ai imaginé pouvoir tout concilier, faire accepter l'église par le rabbin, faire connaître la synagogue par le prêtre, ou parler affectueusement entre hommes avec celui qui s'était affiché comme mon ennemi irréconciliable. Foi immodérée dans la discussion, la confrontation des points de vue ? Croyance adolescente à la concrétisation d'une « agora » où rationnellement les arguments contraires tomberaient d'eux-mêmes, renversés par les bonnes intentions que j'aurais affichées ? Je n'en aurai jamais terminé avec cette naïveté-là ! Elle se liait ce jour-là à ma tristesse sans que je puisse démêler le plaisir que je prenais à une introspection pourtant un peu douloureuse. J'enrageais de n'être pas de plain-pied avec Sarah dans l'univers qui était le sien. Confusion des sentiments sans doute, d'autant que je ne savais pas très clairement ce que je voulais. J'aurais pu assister à cette manifestation mais n'aurais-je pas eu l'impression de trahir mon père, de choisir les parents de Sarah contre les miens ? Quoi que j'eusse fait, je ne pouvais qu'être

exclu de ce moment important de la vie de Sarah. Lorsque l'événement fut passé, je n'ai même pas osé l'interroger sur son déroulement. J'aurais tout voulu savoir de ce qui était arrivé, mais j'ai affiché un détachement nonchalant comme si cette cérémonie n'avait en fait pas grande importance à mes yeux. Je crois n'avoir obtenu aucune autre information que ce que Sarah m'a dit avec sa discrétion coutumière : « J'étais fière de monter au temple devant toute la communauté. » Pourtant j'avais perçu une nuance de reproche discret dans le ton de ma cousine et j'eus bien du mal à cacher ma blessure. D'autant qu'elle fut régulièrement ravivée, chaque année à dater de cet événement par l'approche des fêtes de Rosh Hashana et de Yom Kippour. Je m'appliquais à prononcer ces mots comme s'ils coulaient de source pour moi aussi, mais je ne savais rien de ce qu'ils recouvraient exactement. Tous les mois de septembre ramenaient ces circonstances particulières où Sarah semblait mobilisée plus que de coutume par la préparation de ces fêtes dont je m'interdisais de prendre la moindre part. J'aurais préféré mourir plutôt que de l'interroger sur le sens des préparatifs qui l'occupaient. Je ne savais rien de ce qui me semblait se tramer contre moi, tout simplement parce que l'interdit paternel totalement symbolique du reste et absolument informulé pesant sur le judaïsme m'en fermait résolument l'accès. Mon père était la porte de tous les savoirs, l'antichambre des littératures, celui par qui passait le plaisir de la connaissance,